L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 12, RUE DU CHARTRES.

NOUVELLE-ORLÉANS, VENDREDI, 8 NOVEMBRE.

FEUILLETON.

LE ROI LEAR DE LA STEPPE

PAR IVAN TOURGUÉNEF.

III—Suite.

Slotkine haussa les épaules.—Fedoulitch! cette tête de cheval! Mais, de grâce, à quoi pourrait-il être bon? Il a été soldat toute sa vie, et voilà tout a coup qu'il s'imagine s'occuper de chose du ménage. Il dit: —Je fais économie les paysans, parce que je suis soufleur.—Il ne sait rien du tout car il faut savoir souffleur bien. Chez Evlampia Martiliova elle-même qui l'a refusé. Est-ce qu'un soldat sait quelque chose au monde? Peut notre ménage avec lui fût allé au diable.

—A-ou! fit résonnir la voix sonore d'Evlampia.

—J'y vais, j'y vais, répondit Slotkine. J'ai l'honneur de vous saluer, Dmitri Nikémitch. Tirez des hésances tant que vous voudrez; c'est un oiseau qui passe, qui n'appartient à personne; mais si un lièvre traverse votre chemin, épargnez-le; c'est notre gibier. J'oubliais encore... n'auriez-vous pas un petit de votre chienne?

—A-ou! fit entendre Evlampia.

—A-ou! a-ou! répondit Slotkine, et s'éloigna en courant.

Je me souviens que, resté seul, je me dis à moi-même:—Comment Kharlof n'a-t-il pas exterminé Slotkine.... à ne laisser qu'un peu de bonne air la place?... Et comment celui-ci ne craignait-il pas un tel sort? Il faut, pensais-je, que Kharlof eût devenu bien tranquille en effet.—Mais déjà s'en accroit de pénétrer dans Leskovo et d'apperceivoir, ne fût-ce que du coin de l'œil, ce colosse que je ne pouvais pas me figurer humble et domptée.

J'étais déjà parvenu à la lisière du bois, lorsque sous mes pieds partit une bécasse qui prit sou vol vers le fourré. Je la courchai au jour, mais fuit vaine, en voulant pas rendre et bien atteint, j'abandonnai à sa poursuite. J'avais à peine fait une centaine de pas, que j'aperçus dans une clairière sous un aspe boulean, non pas la bécasse, mais le même Solkhine. Couché sur le dos, les deux bras pliés sous la tête, il regardait le ciel d'un air satisfait, il balançait nonchalamment sa jambe droite, dite passée sur le genou droit. Il n'avait pas remarqué mon approche. A quelques pas de lui, les tiennent et les yeux baissés se promenait Evlampia; elle semblait chercher quelque chose dans l'herbe, comme des champignons ou des fleurs; elle se penchait par moments, tendait la main, et fredonnait un refrain. Je reconnus les paroles suivantes d'une vieille légende russe:

Sors, lièvre-tol, monte au ciel, ô ô d'orage,
Frappe, frappe mon beau-père,
Frappe, frappe mon beau-père,
Quant a ma jeune femme, je n'aurai ma même.

Evlampia chantait d'une voix de plus en plus claire et haute. Elle appuya sur le dernier vers. Slotkine continuait à sourire d'un air bêtas, tandis qu'elle, en marchant, semblait tracer des cercles autour de lui.

—Voyez-vous ça? dit-il enfin. Que va-t-elle dire à l'esprit de ces femmes?

—Eh! quoi donc? Eh! quoi donc?

Slotkine releva la tête.—Comment, quoi donc? Et quelles paroles chantes-tu là?

—Tu sais, Volodia, qu'il n'est pas permis d'ôter un mot d'une chanson.... Evlampia m'aperçut; nous pénétrâmes tous deux en cercle, et cinquante s'enfuit de son côté. Un instant plus tard, j'étais de nouveau sur la lisière du bois, et après avoir franchi une étroite prairie, je me trouvai devant le jardin de Kharlof.

Je n'avais ni le temps ni le loisir de réfléchir à cette scène étrange. Je sais seulement que le mot de *pillier*, dont le sens m'avait étonné quelques jours avant, me vint à l'esprit. Je m'avançai le long de la haie, et bientôt à travers les saules argentés, j'aperçus la cour et les deux maisonnettes de Kharlof. Cette habitation ne semble plus propre et mieux soignée, partout se voyaient les traces d'une surveillance active et intelligente. Assis Martinovna parut sur le perron, et, clignant au soleil ses yeux bien pâle, regarda longtemps du côté du bois.—As-tu vu le maître? demanda-t-elle à un paysan qui traversait la cour.

—Vladimir Vassilitch? répondit celui-ci en arrachant son bonnet de sa tête, je crois bien qu'il est allé au bois.

—Je sais qu'il y est allé. Ne l'as-tu pas vu revenir?

—Non, je ne l'ai pas vu. Le paysan continuait à se tenir immobile et tête nue.

—Va-t'en, dit-elle, mais non; sais-tu où est Martin Pétrovitch?

Martin Pétrovitch, répondit le paysan d'une voix traînante, et soulevant tantôt le bras droit, tantôt le bras gauche, comme s'il voulait montrer quelque chose, c'est là-bas, sur le bord de l'étang, assis, tenant une ligne; il est entre dans les joncs, et il tient une ligne à la main. Est-ce qu'il veut prendre du poisson dans cet étang? Dieu sait!

—C'est bien, va-t'en, reprit Anna, et relève d'abord cette roue qui traîne à terre.

Le paysan s'empressa d'obéir, et elle, toujours sur le perron, regardait du côté du bois; puis elle se rentrait un geste de mécontentement dans la maison.

Axutka! cria-t-elle d'une voix impérieuse.—J'avais été frappé de son air courroucé et de la façon dont elle serrait ses lèvres déjà si minces. Elle était vêtue négligemment et une tresse dégoulée de ses cheveux lui tombait sur l'épaule. Malgré le négligé de sa toilette, malgré sa mauvaise humeur, elle me semblait toujours attrayante, et j'aurais volontiers baisé cette main étroite et rageuse avec laquelle, par deux fois, elle avait rejeté la tresse indocile.

Kharlof serait-il vraiment devenu un pêcheur? me demandais-je à moi-même en m'approchant de l'étang que je savais être au bout du jardin. Je montai sur la digue, j'avançai de droite et de gauche, personne! Je me dirigeai sur un des bords; enfin, au fond d'une petite baie, dans une forêt de jeunes roseaux, sur laquelle, j'aperçus une masse grisâtre. C'était bien Kharlof. Son bonnet, échevelé, dans une sorte de houppelande en toile déchirée à toutes les coutures, les bottes repliées sous lui, il était assis, immobile, sur la terre nue, tellement immobile qu'à mon approche un petit cul-blanc partit de la vase désséchée, à deux pas de lui, et traversa l'étang à petits coups d'ailes en sifflant. Il fallait donc que rien n'eût bouge dans son voisinage. Toute la figure de Kharlof était si étrange, qu'en l'apercevant mon chien s'arrêta court, serra la queue entre les jambes et se mit à grogner; Kharlof, tournant à peine la tête, jeta sur moi et sur mon chien des regards d'homme sauvage. Sa barbe le changeait beaucoup; elle était courte, mais épaisse, crépue comme l'astrakan. Un fer rouge du bois de sa ligne reposait dans sa main droite, qu'il tenait comme l'autre sur l'eau. Mon cœur battit violemment; cependant je m'approchai de lui et le saluai. Il se mit à cligner lentement des yeux, comme quelqu'un qui s'éveille à peine. Vous êtes là.... à pêcher du poisson, Martin Petrovitch? lui demandai-je.

—Oui, du poisson, répondit-il d'une voix enrouée, et il donna une secousse à sa ligne, l'extrémité de laquelle pendait au bout de ficelle sans hameçon.

—Mais votre ligne est cassée!—Je m'aperçus en même temps qu'il n'y avait aucune de lui ni ersche, ni vers d'amorce; d'ailleurs, qu'elle pêche possible au mois de septembre?

Il sans et répéta-t-il en passant la main sur le visage; c'est égal,—et il rejeta son bâton sur l'eau.—Est-ce le fils de Natalia Nicolavna? demanda-t-il quelques instants plus tard, pendant lesquels je l'avais considéré avec stupeur.—Il me semblait toujours un géant, quoiqu'il eût beaucoup maigri; mais quels haillons le couvraient! et quelle raine que tout son corps!

—Oui, répondis-je, je suis le fils de Natalia Nicolavna.

—Vivante?

Ma mère se porte bien. Elle a été très affligée de votre refus; elle ne s'y attendait pas.

Kharlof inclina le front.—As-tu été là? dit-il en me désignant de la tête un manoir.—Tu n'y ne pas été? Vas-y. Qu'as-tu à faire ici? Va. Inutile de causer avec moi; ça m'ennuie.—Il se tut quelques instants.—Tu es toujours à vagabonder avec ton fusil. Quand j'étais jeune, je courais aussi dans ce sentier-là; mais mon père.... oh! comme je le respectais!.... Pas comme eux de la présent.... Mon père me saisit de coup de fouet, et tout fut dit: plus de bêtises, car je le respectais, moi!—Kharlof se tut de nouveau.—Ne reste pas ici, répétait-il. Va-t'en à la maison. Tu verras.... Ça marche à merveille. Volodka.—Sa voix s'étrangla.—Volodka est un vrai propre à tout.... C'est pa gaillard.... et c'est mon neveu ensuite.—Je ne sais que dire. Kharlof parlait avec un grand calme.—Regarde aussi mes filles. Tu te les rappelles bien.... J'en avais deux.... des mégères achevées. Quant à moi frère, je suis devenu vieux, je suis en retraite.... La tranquillité,... tu sais.

—Belle tranquillité! pensai-je en jetant un regard autour de moi.—Martin Pétrovitch, m'écriai-je tout à coup, il faut absolument que vous veniez chez nous.

Kharlof me jeta un regard de côté.—Va-t'en ici, va-t'en ici.

—Ne refusez pas, vous venez.

—Va l'en, va-t'en, répétait Kharlof. A quoi bon causer avec moi?

—Si vous n'avez pas de voiture, ma mère vous en enverra une.

—Va-t'en.

—Voyons, Martin Pétrovitch, laissez-vous toucher.—Kharlof pencha la tête; il me semble que ses yeux brillaient en coloriant lentement.—Vous viendrez chez nous, n'est-ce pas? à quel bon rester ici vous tourmenter!

—Qu'entends-tu par mon tourmenter?

—Je veux dire que vous avez tort d'être comme vous vivez.

Kharlof resta silencieux. Eshardi par un silence le désir de la pousser à bout. N'oubliez pas que j'avais à peine quinze ans.—Il reprit: Kharlof, Je ce ne m'entendais pas bien, mais j'ai compris absolument; je sais de quelle haute indigne en vous prêche. Quelle étrangeté pour vous! mais quand nombre cent-

Kharlof ne dit mot. Il laissa glisser dans l'eau le bâton qu'il tenait. Et moi, dans le silence qui suivit, quel philosophe profond je me croyais en ce moment!—Certainement, reprit-je, vous avez agi d'une façon bien différente, dépassant tout à vos filles. C'était grand et généreux.—Il se tut. Et, ceci il vous dans notre idylle!.... Mais et vos filles sont ingrates, votre rôle à vous est de vénérer, par la méfiance, est, par le mépris, et bon pas de vous abandonner cette blessure notre.

—Laisse-moi, murmura Kharlof en grinçant des dents, et ne rent toujours pas sur l'étang s'endormant de contrariété.—Va-t'en!

—Mais, Martin Pétrovitch....

—Va-t'en, dis-je, ou je te tue.

Je m'étais tout à fait rapproché de lui à ces dernier mots, le bondis de ma place.—Que dites-vous là? m'écriai-je.

—Je te tuerai, va-t'en.—Je voit de Kharlof s'échappait de sa poitrine comme un hurlement rauque, et yeux fixes continuant de regarder devant lui.—Je le jetai, j'ai pas de conseils inutiles. Ce n'est pas ainsi que tu en!—Il est devenu fou, pensai-je, et, le regardant, me saisit d'effroi. Kharlof pleurait! De petites larmes glissaient sur ses joues l'une après l'autre, et pourtant son visage avait gardé une expression toujours la plus féroce.—Qu'est-ce, Ivan? Dieu le pardonnera; pour servir d'exemple à d'autres.—Il finit brusque mouvement de tête, releva la tête du résistant comme le sanglier des bois, mais mort fait, et me saisit à deux jambes. Mon chien me suivit en aboyant d'un air effaré; il avait peur pour moi.

Je pénétrai à la maison, je me gardai bien de raconter mon aventure à ma mère, mais le diable sait pourquoi, ayant rencontré Souvenir, je m'avisai de lui dire tout. Cet être rampant fut tellement enchanté de mon récit, qu'il en rit à ne tordre. Jesus grande envie de le battre.

—Oh! dénait-il, tout hésitant de rire, que j'aurais voulu voir cette grande carcasse de Kharlof assise dans la boue!

—Allez à l'étang, lui dis-je, si vous êtes si curieux.

—Ah bien oui! et s'il me tue au lieu de vous! Je me repends tre tard de mon bavardage déplacé.

Vers la mi-octobre, trois semaines environ après mon entrevue avec Kharlof, j'étais debout à la fenêtre de ma chambre, au second étage de notre maison, et je regardais tristement notre cour et le chemin qui passait au-delà. Depuis cinq jours, le temps était devenu si désavrais qu'il ne fallait plus songer à la chasse. Tout être vivant semblait s'être caché; les moineaux eux-mêmes restaient abrités, et les corbeaux avaient disparu. Tantôt le vent gémissait sourdement, tantôt il sifflait avec violence. Le ciel, voilé par des nuages très bas, est dans mépris perçait de lumière, passait d'un blanc pâle à une couleur plombée plus sombre encore; la pluie, qui tombait sans cesse ni trève, devenait à ce moment une véritable averse, et s'étalait sur les vitres en grosses larmes. Les arbres s'agitaient en désespérés; bien qu'il n'y eût plus une feuille à leur prendre, le vent s'obstinait à les tourmenter. On voyait partout de grandes flaques d'eau parsemées de feuilles mortes, et de grosses bulles d'air, naissant et éclatant sans cesse, glissaient en tremblotant sur ces larges surfaces foncées ou par la vie. La boue des chemins était fmondable; le froid pénétrait dans les chambres, sous les vêtements, jusque à la moelle des os. Le cœur se glaçait par je ne sais qu'elle crainte de ne jamais revoir ni soleil, ni couleurs.

Je me tenais immobile et rêvais devant ma fenêtre, et je me rappelle que tout à coup, bien que la pendule marquât midi, l'obscurité devint profonde autour de nous. Il est alors qu'il me sembla voir, traversant la cour, de la cour d'entrée au perron, quoi? un ours, non pas à quatre pattes, mais comme on le représente quand il se dresse pour danser. J'en croyais à peine mes yeux. Si ce que j'avais vu n'était pas un ours, c'était un être énorme, noir et velu. Je cherchais encore à me rendre compte de cette apparition lorsqu'un bruit épouvantable retentit dans l'étage inférieur. Des voix s'élevèrent, des bruits de pas.... Je descendis l'escalier en courant, et me précipitai dans la salle à manger. A la porte du salon, le visage tourné vers moi, se tenait, debout et comme pétrifiée, ma mère; derière elle se voyaient quelques figures de femmes effrayées. Le maître d'hôtel, deux laquais, le petit Cosaque, tous la bouche béante, se pressaient à la porte de l'antichambre. Au milieu de la salle à manger, couvert de boue, dégouttillé, tellement imprégné de pluie que de petits ruisseaux coulaient sur le plancher, se tenait à genoux, hagard, suffoqué, haletant, cet être monstrueux que je venais de voir traverser notre cour. (C'était Kharlof. Je m'approchai, j'aperçus, non pas son visage, mais sa tête, car il couvrait de deux mains ses cheveux souillés de boue. Il respirait bruyamment, convulsivement; on eût dit que quelque chose bouillait dans sa poitrine. Tout ce que je pis dé tingner dans cette masse immonde, ce fut le blanc de ses petites yeux qu'il roulait avec effarement. Il était effrayant. Je me souvins aussitôt du visiteur qui l'avait comparé à un mastodonte. C'était bien Pompée que devait avoir un monstre antédiluvien à peine échappé des griffes d'un autre monstre encore plus puissant qui l'aurait attaqué au milieu de la vase profonde des marais primitifs.—Martin Pétrovitch! s'écria enfin ma mère en frappant dans ses mains; est-ce bien toi! Dieu de miséricorde!

(*A continuer.*)

INSTITUTIONS.

Le Locquet-Leroy,
Institution Collégiale de la Nlle-Orléans,
250 rue du Camp, entre les rues Poydras et Calliope.

LA seconde année scolaire de cette nouvelle institution, établie sous le nom de sa directrice, depuis si longtemps et si favorablement connue dans l'enseignement, commencera le lundi 2 septembre.

On y enseigne aux élèves les exercices d'arithmétique.

Pour plus amples informations et circulaires s'adresser à l'institut ou par lettre. P. O. Box 1001 New Orleans.

N. B.—Cette institution est entièrement distincte de celle de Mlle M. Hart, connue sous le nom de "Locquet's Institute."

24 août—6m—D.M.J.

Institution d'Aquin.

CETTE institution, dirigée par Mademoiselle H. PETIBERALD, et occupant de spacieux édifices dans le quartier le plus salubre de la ville, reçoit des élèves internes et externes, qui peuvent s'initier, dans son enceinte, à toutes les branches d'une instruction solide, sous des maîtres dans chacun s'occupe de sa spécialité d'enseignement.

Le plus des études embrasse toutes les branches, depuis l'enseignement primaire jusqu'aux plus hautes sciences: l'Anglais, le Français, l'Espagnol, l'Allemand, le Mathématique, la Géologie, la Littérature, l'Histoire, la Géographie, l'Histoire naturelle, la Physique, etc.

La Plane, le Chant et le Dessin sont confiés à des professeurs de mérite.

Cours de Gymnastique à l'usage des demoiselles.

Pour les conditions, s'adresser à l'institution, 252, rue Bayou, près Carondelet.

AVIS.

COLLÈGE ST-CHARLES,
AU GRAND COTEAU.

LA prochaine session de ce Collège commencera le LUNDI, 2 octobre 1872. Les Dames professeurs sera à la Nouvelle-Orléans quelques jours avant cette date pour se charger des élèves qui les en feront.

JEFFERSON ACADEMY

Entre Bienville et Bourbon—Nlle-Orléans
—Dirigée par—

G. J. LORD.

La session de 1872 et 73 commencera le LUNDI, 16 septembre, jour où l'on compte que les élèves rentreront.

Les parents qui ont l'intention de placer leurs enfants dans cette institution sont invités à le faire le plus tôt possible.

21 août—3m

INSTITUT ST-LOUIS
POUR LES DEMOISELLES
Dirigé par Mme BATTERY,
Successeur de
Mmes LAVILLEBRUNE et DERON,
No 276, rue Dauphine, entre Ursulines et Hôpital.

On peut, pour plus de renseignements, se procurer des prospectus à l'établissement.

Réouverture des classes, LUNDI, 2 septembre.

22août—4m

Leçons de Chant et de Solfège.

MR. HENRI DUBOS offre ses services aux familles et aux pensionnats pour des leçons de chant et de solfège. S'adresser ou écrire par la poste à H. Dubos, 12 rue St Bernard.

8 août—3m

Société de Crédit Foncier de la NOUVELLE-ORLÉANS.
Bureaux. No. 46 de la rue Vieille Levée.
PREMIER BILAN ANNUEL.

CONFORMÉMENT à sa Charte, la Société de Crédit Foncier de la Nouvelle-Orléans publie l'état suivant de ses opérations dans les neuf derniers mois—du 10 janvier au 30 septembre, 1872—expiration de la première année fiscale.

Montant dû par les souscripteurs que partie a payer le 10 octobre, et le reste en paiements mensuels de 10 pour cent...	82,021 00	
En caisse, matériaux, avances sur des bâtisses inachevées.....	21,936 02	28
Effets à recevoir.....	41,484 15	13
Bâtisses et terrains.....	4,177 39	
Dépenses.....	3,935 04	
Installations et meubles.....	1,600 00	
Les impôts.....	12 00	
Montant nominal le 30 septembre, 1872.....		136,000 00
Intérêt non échu.....		3,235 64
Prêtés et pertes.....		3,464 67
Montant déposé.....		7,300 67
	146,000 00	146,000 00

Nous, soussignés, déclarons solennellement que le tableau qui précède est une copie exacte faite sur les livres de la société.

J. A. FERNANDEZ, Président.
A. SAULET, Secrétaire.

Assermenté et signé par ceux-ci, ce 16 octobre, A. D., 1872.

G. LE GARDEUR, Notaire public.

9 oct—1m mar et ven.

Réclamations se rattachant à la Guerre.

AUX STRASBOURGEOIS ET AUX CITOYENS.

M. CLINTON BRUE,

Du Bureau des Réclamations de Guerre, Washington, D. C., Ancien Officier de Cavalerie, Ancien Officier de Cavalerie, Ancien Officier de Cavalerie,